

Des animaux à l'amitié, de l'enfance à la vieillesse, en passant par des sujets aussi divers que l'amour, la justice, la croyance, le hasard, l'orgueil, le bonheur, la réussite ou bien la liberté, les philosophes ont, à travers les âges, abordé l'ensemble du spectre des préoccupations humaines pour les éclairer de leurs lumières et nous permettre de prendre un recul bienvenu en se libérant de l'étau de la fatalité des événements sur leurs destinées.

Nombreux sont ceux qui seraient aujourd'hui prêts à considérer que la philosophie n'a plus aucune utilité dans un monde qui la dépasse, mais les enseignements qu'il est possible d'en tirer sont intemporels, aussi valables pour les Grecs de l'Antiquité que pour les habitués des réseaux sociaux d'aujourd'hui.

Apprenez comment vous débarrasser de vos *a priori* pour avancer dans la vie, comment agir avec tempérance, mettre de l'eau dans votre vin, rire pour vous libérer, changer d'état d'esprit ou comprendre l'intérêt de la vertu et de la vérité à travers l'enseignement des penseurs ancestraux comme modernes. Faites de votre pensée un outil pour appréhender sans angoisse les problématiques de votre quotidien, aussi bien les frivoles, comme l'alimentation,

le voyage, la marche ou le sport, que les dramatiques, telles que la méchanceté, la maladie, le deuil, ou la folie, grâce à cette méthode consistant à s'extraire des conditions immédiates de la perception pour s'inscrire dans un tableau plus vaste, à savoir la destinée de l'homme ou le sens même de l'univers.

L'alcool

« Trop ou trop peu de vin interdit la vérité. »

BLAISE PASCAL

L'alcool a toujours eu une place charnière dans les différentes strates de la société humaine, pour définir la part du débordement possible ou tolérable, et de l'interdit qui lui était lié. Aussi bien les religions chrétiennes que musulmanes ont très vite établi des règles quant à son usage, le prohibant le plus souvent du fait des abus qu'il entraîne. Ainsi, si la boisson est un trope récurrent dans la Bible, c'est souvent pour être condamnée – « Ne vous enivrez pas de vin ; c'est de la débauche. Soyez, au contraire, remplis de l'Esprit. » (Éphésiens 5:18). On sait également que l'Islam, notamment sous ses formes les plus radicales, condamne explicitement la consommation d'alcool.

La tradition philosophique n'a pas non plus sous-estimé la problématique du vin et de ses effets, et ce dès ses premiers temps – puisque les Grecs ont même avec Dionysos un dieu dont l'une des caractéristiques majeures est de s'adonner à la boisson dans l'excès le plus total. Le vin a alors une place ambiguë : vecteur potentiel d'un

désordre mortel pour des cités, il est aussi la marque du développement de la civilisation. Chaque ville de Grèce développe son propre cru, si bien qu'une certaine concurrence commence à se faire jour. Le philosophe Plutarque est à ce titre un bon exemple de l'importance du rapport au vin pour les Grecs. Il décrit le rituel qui fait de celui-ci le test pour déterminer si un enfant est à même de grandir vigoureusement : « De là vient aussi que ce n'est pas non plus dans l'eau, mais dans le vin que les femmes baignaient les nourrissons, afin de tester leur tempérament. On dit en effet que les enfants épileptiques et maladifs ont des convulsions et perdent conscience sous l'effet du vin pur, tandis que les enfants en bonne santé se fortifient et gagnent une constitution plus vigoureuse. » (*Apophtegme des Lacédémoniens*). Il est aussi l'auteur de la célèbre phrase : « Un homme qui craint de s'enivrer ne jette pas son vin, il le mélange. » (*Œuvres morales*).

Cette idée de tempérance en ce qui concerne la boisson – comme répétition de celle qu'il faut atteindre dans la vie – traverse la philosophie occidentale, mais pas seulement. Ainsi le philosophe perse du XI^e siècle Omar Khayyâm peut dire au sujet de l'alcool : « Le vin est défendu, car tout dépend de qui le boit, et aussi de sa qualité et de la compagnie du buveur. » – ou encore : « Boire du vin et êtreindre la beauté vaut mieux que l'hypocrisie du dévot. » Il est ainsi question en ayant un usage éclairé de la boisson à la fois de découvrir de nouvelles manières de considérer les choses, de faire le tri des hommes de bien, également capables de la même retenue, et de se prémunir des excessifs en matière d'alcool ou... dans le domaine religieux.

Pascal va encore plus loin quand il assène : « Trop ou trop peu de vin interdit la vérité. » Le philosophe français n'a pas entretenu lui non plus une relation de tout repos avec la religion, puisque, janséniste, il s'est vu interdire l'exercice de sa foi par Louis XIV à la veille de sa mort. Il peut paraître surprenant que celui qui a souvent été considéré comme un ascète tienne ce genre de discours mais il vient apporter une dimension métaphysique au rapport à la boisson : boire devient une manière d'ouvrir son esprit, de se décentrer, pour trouver ce qui est juste – sans pour autant que cette démarche se suffise à elle-même. Il n'est pas question ici de boire jusqu'à être atteint par l'illumination mais de se donner une chance de considérer les choses autrement. Une sobriété excessive donne des habitudes à la pensée qui peuvent devenir un cruel défaut pour la perception ; l'addition d'un brin d'ivresse peut être alors un contrepoint suffisant.

Mais l'auteur qui a sans doute le mieux exploré la question de l'alcool et de toutes ses conséquences sur la vie des hommes est certainement Emmanuel Kant. Cela peut paraître étonnant pour un homme dont la vie était rigoureusement réglée de multiples rituels (voir *La marche*). Mais le philosophe allemand rentre dans le détail non seulement des raisons qui peuvent pousser à boire, mais encore des différents types d'ivresse possibles, et ce avec une acuité qui résonne encore de manière étonnamment moderne aujourd'hui. Voici quelques extraits de son *Anthropologie d'un point de vue pragmatique* (traduction Joseph Tissot) :

« On dit de celui qui en use avec un tel excès, qu'il ne peut plus pendant un certain temps composer les représentations sensibles suivant les lois de l'expérience,

qu'il est ivre ou soûl. C'est donc se soûler que de se mettre volontairement ou de propos délibéré dans un pareil état. Mais tous ces moyens doivent servir à rendre insensible au fardeau qui semble originellement s'attacher à la vie en général. L'inclination très répandue pour ce genre d'intempérance, son influence sur l'usage des facultés méritent tout particulièrement d'entrer dans une anthropologie pratique. Toute ivresse taciturne, c'est-à-dire celle qui n'anime pas la société et la communication respective des pensées, a quelque chose de nuisible en soi ; telle est l'ivresse par l'opium et l'eau-de-vie. Le vin et la bière, le premier purement excitant, la seconde plus nourrissante, plus propre à rassasier à la façon des aliments, jettent dans une ivresse sociable. Il y a cette différence pourtant, que l'ivresse par la bière est souvent moins spirituelle et se termine plutôt par la rêverie ; celle au contraire qui résulte du vin a un caractère jovial, bruyant et spirituellement bavard.

L'intempérance dans le boire en commun, lorsqu'elle va jusqu'à troubler les sens, est sans doute un manquement de l'homme, non seulement à l'égard de la société dont il fait partie, mais encore au point de vue du respect qu'il se doit à lui-même, lorsqu'il va jusqu'à chanceler, ou du moins jusqu'à manquer de fermeté dans sa marche, ou simplement jusqu'à bégayer. On peut dire toutefois à la décharge de cet oubli de soi-même, qu'il est facile de perdre de vue et de franchir la ligne de la possession de soi-même, car l'hôte tient à ce que son convive s'en aille pleinement satisfait par cet acte de sociabilité.

L'insouciance, et avec elle l'imprudence qui accompagne l'ivresse, est un sentiment trompeur de l'exaltation de la force vitale : l'homme ivre ne sent pas alors

les obstacles de la vie, obstacles qui tendent sans cesse à assujettir la nature, et contre lesquels la santé a toujours à combattre. Il est heureux dans sa faiblesse, puisque la nature tend réellement en lui, par une exaltation insensible de ses forces, à rétablir graduellement sa vie. [...]

L'ivresse délie la langue (*in vino disertus*). — Mais elle ouvre en même temps le cœur et sert de véhicule matériel à une qualité morale : la franchise. — La retenue dans la communication de ses pensées est, pour un cœur sincère, un état de contrainte, et de joyeux buveurs ne supportent pas facilement qu'on soit très réservé dans un banquet, parce qu'alors on peut y jouer le rôle d'un observateur qui est attentif aux défauts des autres et qui empêche les siens de paraître. Aussi Hume dit-il : "Le compagnon qui ne s'oublie pas est désagréable ; les folies d'un jour doivent être oubliées pour faire place à celles de l'autre." [...] Peut-on découvrir à travers les vapeurs du vin le tempérament ou le caractère de l'homme qui s'enivre ? Je ne le crois pas. C'est un nouveau liquide mêlé aux humeurs du corps, et un autre stimulant nerveux qui ne met pas clairement à jour le tempérament naturel, mais qui en produit un autre. Dans l'état d'ivresse, l'un sera tendre, l'autre grand parleur, le troisième querelleur, le quatrième (surtout s'il s'est enivré avec de la bière) sera sensible, ou dévot, ou taciturne ; mais tous, quand ils auront cuvé leur vin, et qu'ils se seront rappelé leurs discours de la veille, se moqueront de cet accord ou de ce désaccord étonnant de leurs propres sens. »